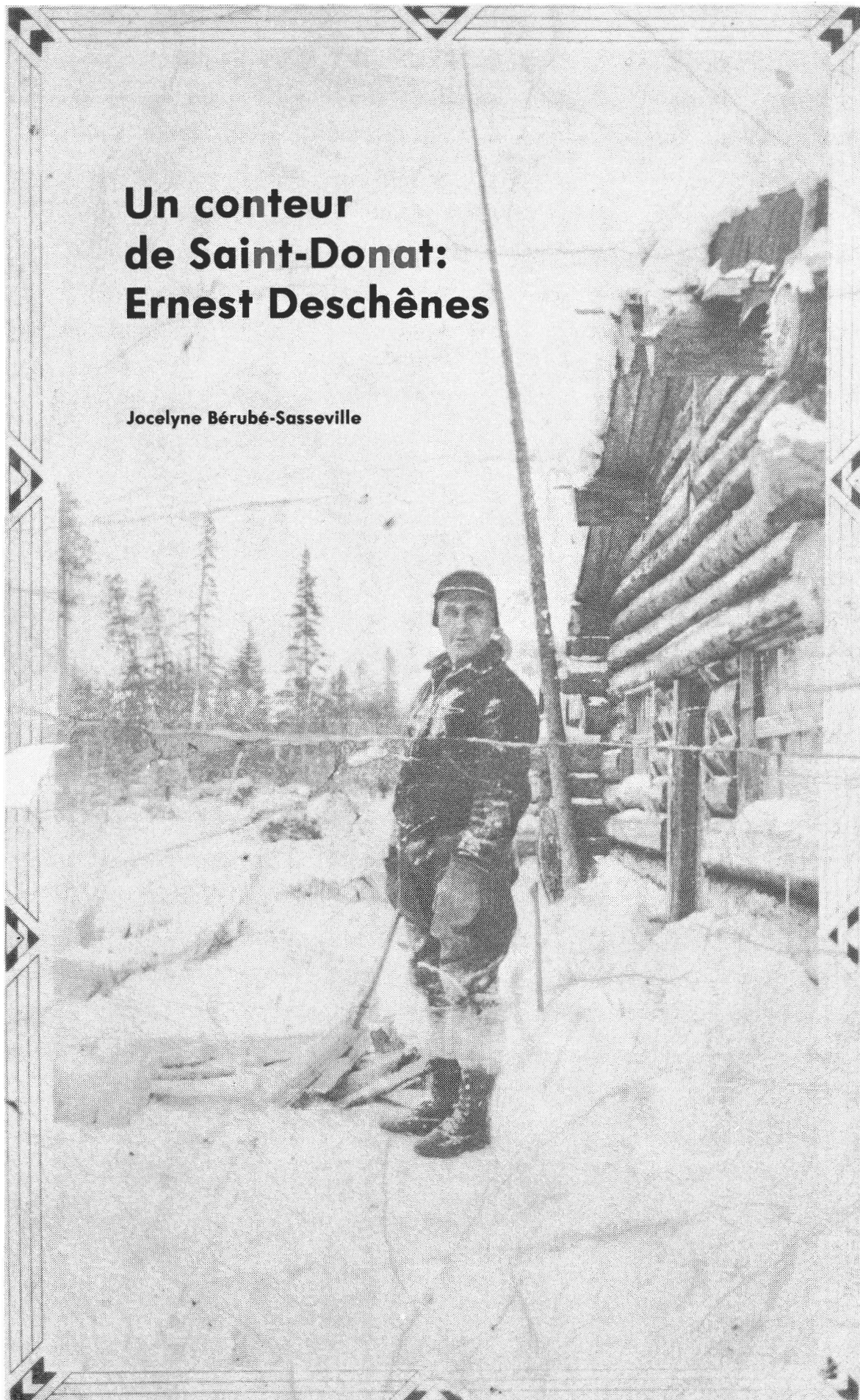


Un conteur de Saint-Donat: Ernest Deschênes

Jocelyne Bérubé-Sasseville



LE CONTEUR

Monsieur Ernest Deschênes est né le 18 décembre 1898, à la "mission Saint-François-Xavier des Hauteurs". Son père est l'un des fondateurs de cette paroisse, puisqu'il s'y était installé et avait lui-même défriché un des premiers lots en 1876. En 1909, (Ernest a 11 ans), la famille Deschênes quitte Les Hauteurs et s'installe à Saint-Gabriel où elle habitera jusqu'en 1917. À cette date, ils retourneront à nouveau vivre à Les Hauteurs.

L'école:

Ernest Deschênes est allé à l'école à partir de l'âge de 7 ans. "À la fin de ma première année, dit-il, je savais très bien lire et écrire." Il fréquentera l'école pendant quatre ans. Au cours de sa quatrième année, la mère de l'institutrice, qui parlait couramment l'anglais, lui apprendra cette langue. En plus de cette matière, monsieur Deschênes nous dit qu'il étudiait "l'histoire du Canada, la géographie, le "Psautier" (un livre en latin), le catéchisme, l'Histoire sainte, le "Manuscrit": ça, dit-il, c'était un livre écrit à la main, toutes sortes d'écritures." Pendant sa dernière année à l'école, au printemps, il raconte que, comme il devait garder les moutons, il n'allait pas à l'école pendant la journée, mais, à chaque jour, en fin d'après-midi, il allait à l'école pour réciter ses leçons.

Il dit lui-même: "La vieille maîtresse était épouvantée: demandez à votre père qu'il vous fasse instruire, elle dit, c'est plus qu'une petite tête! Je lisais tout ça l'un après l'autre, sans manquer un mot, souvent de fois." Il ajoute: "Mon meilleur domaine, ce que j'aimais le mieux, c'était les cartes de géographies: c'était pas un globe rond dans ce temps-là, c'était une carte plate. J'étais fort là-dessus."

Monsieur Deschênes quittera cependant l'école à l'âge de 11 ans, à peu près comme tous les jeunes enfants de cette époque, parce que son père avait besoin de lui sur la ferme.

Sa vie:

Ernest Deschênes se marie en 1924: il est âgé de 26 ans. Il s'installe sur la terre paternelle à Saint-Gabriel et y demeurera jusqu'en 1964. Il a treize enfants de ce premier mariage et sa femme meurt en 1957. À ce moment, en plus de ses treize enfants, monsieur Deschênes gardait aussi son père: celui-ci est mort en 1959, à l'âge de 96 ans.

Le 13 octobre 1960, monsieur Deschênes se marie une seconde fois: son épouse est veuve et elle a également treize enfants de son premier mariage. Cette nouvelle famille de vingt-six enfants ne semble pas lui avoir donné trop de soucis... et en 1964, il donne sa ferme à son fils et vient s'installer au village de Saint-Donat, dans une maison qu'il construit lui-même. Aujourd'hui, âgé de 83 ans, il y vit toujours en compagnie de son épouse. Le bruit sourd du "poêle à l'huile", les chaises berçantes qui craquent, la propreté et le calme de la maison, la présence discrète de sa femme: tout cela fait partie de son décor quotidien et c'est là qu'il prend le temps de s'asseoir, de se souvenir et à l'occasion de raconter...

Ses métiers:

Monsieur Deschênes est avant tout cultivateur. Cependant, pour apporter un revenu supplémentaire à la famille, il a travaillé de nombreuses années au moulin à bois de son frère. Il est difficile d'énumérer tous les métiers de monsieur Deschênes parce qu'il en a pratiqués beaucoup. Cela s'explique par le fait que sur une ferme, les colons de cette époque vivaient dans une certaine autarcie et devaient, la plupart du temps, savoir exercer beaucoup de métiers s'ils voulaient se débrouiller et survivre.

Aujourd'hui, monsieur Deschênes est rentier. L'hiver, il trappe et tous les jours, il fait 2 à 3 milles de raquettes pour aller vérifier ses pièges. Il chasse, pêche, jardine et c'est sans doute toutes ces activités qui le rendent si en santé et si "vivant".

Ses valeurs:

Âgé de 84 ans, monsieur Deschênes a une ouverture d'esprit peu commune. Il ne juge ni les personnes, ni les situations. Il sait faire la part des choses entre les côtés positifs du passé et du présent: pour lui, le passé a été difficile mais heureux et quant au présent, il lui est une source d'émerveillement.

Pour monsieur Deschênes, les valeurs importantes de la vie soni d'abord la foi, puis, et surtout, l'amour de la nature. Selon lui, ces deux valeurs sont liées entre elles: "Je regarde



M. Deschênes en 1924. Il a alors 26 ans.

le soir les étoiles, les belles étoiles. Qui a fait ça? On dit: qui a fait ça? Ça marche toute, puis ça tombe pas. Il y en a des millions, puis c'est gros; c'est aussi gros comme notre terre: puis ça marche toute! On va deux heures plus tard, on regarde: elles sont rendues plus loin, elles marchent... ça arrête pas! Je me dis: celui qui a fait ça, il est puissant, il faut être puissant pour faire ça..."

Quant à son amour de la nature, il se lit dans toutes ses conversations: il parle de la forêt, des montagnes, des lacs où il va pêcher, avec amour et respect. Et selon lui, c'est cet amour de la nature qui l'a aidé à passer à travers toutes les difficultés qu'il a connues au cours de sa vie.

Monsieur Deschênes parle également d'une autre valeur qu'il trouve fondamentale: la charité. Il dit: "On peut pas être heureux si on fait une méchante vie. Quelqu'un qui fait du massacre, qui fait tort aux autres ou qui est injuste, je crois pas qu'il ait le bonheur parfait. Il y a tout le temps une petite voix qui crie en nous autres: cette petite voix-là, c'est pas arrêtable..." Il ajoute que ces valeurs ont été présentes tout au long de sa vie et que c'est cela qu'il a voulu transmettre à ses enfants.

La valeur fondamentale véhiculée dans le conte que nous analysera "Ti-Jean Peau d'Ours", c'est la charité. Monsieur Deschênes n'est pas moraliste: il n'utilise pas le conte pour prouver que ses valeurs sont meilleures, mais il est évident que le fait qu'il ait retenu ce conte plutôt qu'un autre n'est pas étranger au fait que ce récit exprime bien les idées personnelles du conteur.

LE CONTE

Monsieur Ernest Deschênes a lui-même intitulé ce conte "Ti-Jean Peau d'Ours" (1).

Ti-Jean Peau d'Ours

Il était une fois, — ça, ça se passait probablement en France — un jeune bambin qui jouait dans le milieu de la place; un beau jeune bambin, on l'appelait Ti-Jean. Il pouvait avoir environ neuf à dix mois. Sa jeune maman était après tricoter au côté de lui; elle tricotoit un tricot.

Mon Jean s'amusa avec des jouets mais c'était pas des jouets mécaniques comme aujourd'hui. — Dans ce temps-là, les jouets c'était des poupées; c'était fait avec de la peluche ou du linge, des petits lapins avec des grandes oreilles, des petits minous. — Alors, notre jeune bambin s'amusa avec ces *bebelles-là*.

Tout d'un coup, ce qu'ils voient arriver dans le chemin: un bohémien — on (les) appelait des bohémiens, des quêteux — avec sa dame, une vieille bohémienne. Avec une charette, une voiture; — on appelait ça des timons, des *ménoires* avec des planches là-dessus, seulement que deux roues, ça pouvait virer aussi vite sur un sens comme sur l'autre, ça. — Alors, ça arrive à ras la maison; ça débarque. La bonne femme frappe à la porte; elle *rentre*. (C'était) une vieille sorcière, une vieille *croche*, les cheveux coupés en descendant dans les coins, le nez rentré dans la bouche! Tiens! le bonhomme en arrière, il suivait sa vieille, lui. — Il y en avait toutes sortes de quêteux dans le temps. Il y en avait qui demandait la charité pour l'amour du Bon Dieu: ils bénissaient. Il y en avait d'autres, que c'était des méchants quêteux: ils passaient pour jeter des sorts, comme on disait parfois, (pour) *empigeonner*. Une personne *empigeonnée*, c'était une personne qui était misérable; une grange *empigeonnée*, encore la même chose. —

Toujours, la bohémienne, la vieille sorcière, elle demande la charité. Je sais pas ce que la jeune femme lui a donné: une charité ordinaire; des fois c'était des sous, des fois c'était de la farine. — Les quêteux, dans le temps, ils avaient un petit sac en coton, là, qu'ils déroulaient (et) qu'on envoyait de la farine là-dedans. Et puis bien, la poche montait pas. Probablement qu'ils avaient un autre vaisseau, un récipient qu'ils vidaient toujours. Ils arrivaient: à chaque fois qu'ils *rentraient* dans les maisons, la poche était toujours vide: il y avait rien dans le sac à farine. —

Ça fait que la belle jeune dame, elle lui donne... quoi c'est qu'elle lui donne, je le sais pas si c'était des cents ou de la farine. Toujours, la bonne femme est pas contente. Elle sort en maugréant; elle passe à ras le bambin puis elle donne trois coups de canne — dans ce temps-là, il faut dire que tous les quêteux, ça avait une canne; on disait "le quêteux avec sa canne", "la canne du quêteux"; et puis dans le bout de ça, cette canne-là, on va dire que c'était pour fesser les chiens; *dret* au bout de la canne, comme il y avait un clou de planté, la tête partie: un *picwa*. — Et puis, elle a fessé trois coups de canne à ras le bambin en maugréant des syllabes qui étaient incompréhensibles. Puis, elle a pris la porte; elle a (est) sorti avec son bonhomme.

Toujours, quand le mari a (est) arrivé, le midi, — il était charpentier, lui, il travaillait le bois, il était charpentier-menuisier — là, la dame lui a conté ça. Elle dit:

— Il y a une dame qui a (est) *rentré icitte*: une vieille bonne femme. Elle a quêté puis, elle était pas de bonne humeur. En passant à ras le bébé, elle a donné trois coups de canne à ras le bambin, puis elle est sortie en maugréant des paroles que j'ai pas pu comprendre.

— Bien, il dit, ça, d'après ce que je peux voir, ça j'ai entendu parler (qu'il) y a une vieille sorcière qui jette des sorts, qui jette des mauvais souhaits. Il y a (aurait) rien de surprenant que ça serait cette vieille-là qui aurait passé par *icitte* d'après ce que tu me l'as décrit. Pour moi, c'est ça. En tous les cas, à cette heure, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse?

— En tous les cas, moi, j'ai pas pu prévenir ça.

— Ah non! il dit, je te blâme pas: ces choses-là, ça arrive.

L'enfant grandit: quatre ans, cinq ans, six ans... Ah! il commence à aller à la classe: il apprenait très bien (comme) les enfants de son âge. Sauf que l'enfant avait un petit défaut mignon. — On verra plus tard que (c'est) peut-être ce petit défaut mignon-là qui lui a attiré toutes ces choses-là. — En tous les cas, il prêtait pas ses crayons à personne; (il était) bien gentil, mais pas de *prêtage* et ce qui était à lui était à lui.

En deuxième année, l'enfant suit très bien; en troisième année, encore très bien. Quand il est rendu vers l'âge de douze-treize ans, hop! il prête! Là, plus rien à apprendre. Le professeur a beau lui montrer, ça rentre plus: il tombe toujours au même point.

Toujours, le père, — c'était son fils unique, Ti-Jean, écoute un peu! Ti-Jean! un beau garçon! — il voulait le faire instruire (pour) faire un grand homme avec, mais là, il y a (plus) moyen!

Ah! il va voir le professeur; puis (il) change de professeur: la même chose, plus moyen d'apprendre. "Ah! bien là, on va retirer l'enfant (de l'école); on verra bien!"

L'enfant arrive à la maison. Là, il avait comme douze ou treize ans. Dans ce temps-là, il était trop jeune pour courir les chantiers, avec son père, faire sa *run*. Il a été une couple d'années là, bien il allait aux framboises, il allait au *fruitage*. Il dit:

— Ça, c'est en cause que la vieille bonne femme... Cette vieille démons-là, vous auriez pas pu (l'empêcher).

— Bien, qu'est-ce que tu veux, puis (il) dit, on savait pas ça, nous autres.

— Ah! la vieille chipie, elle va en *manger une*! Si je peux la

trouver. C'est drôle que depuis ce temps-là (on ne l'a pas revue). — Jamais qu'elle allait mendier dans la même maison qu'elle avait souhaité ses souhaits. — Bien, elle va en *manger une*! Je vas descendre en bas.

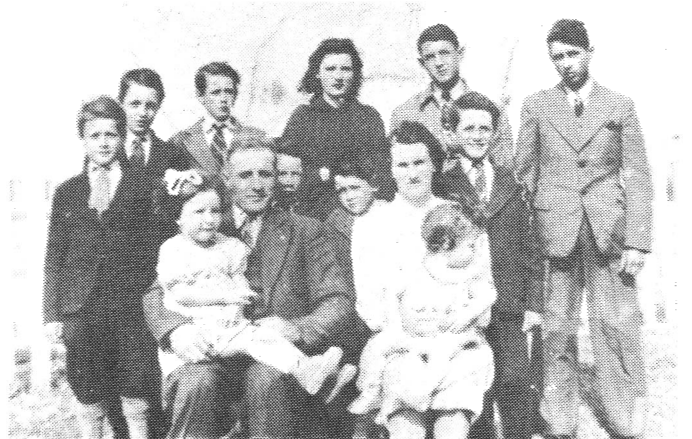
(Il) descend en bas puis il cherche s'il peut la voir. D'ordinaire elle est (venait) tout le temps dans la même période, l'été. — Ça se faisait surtout dans le mois de juillet. — Toujours, mon Ti-Jean descend puis il a entendu parler qu'elle était rendue au rang double, un grand rang là, puis qu'elle était après quêter là.

Mon Ti-Jean descend. Tiens! il y avait du bois; il y avait des saules; il y avait des arbustes, là. Tiens! le bonhomme puis la bonne femme *rentrent* dans une maison. Ils avaient une tente sur leur voiture puis ils avaient deux chaises pour s'asseoir. Puis cette tente là, ça s'assemblait ça, quand il faisait méchant temps. Ils posaient ça sur des poteaux et puis ça leur servait de couverture pour pas qu'il mouille. La nuit, ils pouvaient coucher là.

Mon Ti-Jean arrive à la cachette pendant qu'ils sont *rentrés* dans la maison tous les deux, puis il se fourre en dessous de la tente puis il s'envoie la tente par dessus la tête. Puis là, il avait pris la précaution: il s'était cassé une bonne grande *whip* puis il *rentre la whip* avec lui.

Le bonhomme arrive avec la bonne femme; ils s'aperçoivent pas que Ti-Jean est caché sous la tente. (Ils) *embarquent* tous les deux puis ça s'adonne bien, ils passent le long d'un petit ruisseau: il y avait des brousses, là. Hop! le bonhomme puis la bonne femme descendent pour faire leurs besoins naturels.

La bonne femme s'écrase là, à ras le ruisseau, derrière une talle, puis le bonhomme par l'autre bord. Mon Ti-Jean sort avec son fouet, lui, là, puis il se fauille du long de la talle: la vieille sorcière a les fesses à l'air! Là, mon Ti-Jean se met à fouetter, puis (il) fouette puis (il) fouette.



M. Deschênes à 40 ans.

— Ma vieille, il dit, tu vas en *manger une* toi, là.

La bonne femme recule: (elle) tombe dans l'eau! Le bonhomme arrive, enragé, puis mon Ti-Jean se couche derrière les brousses puis (il) part de l'autre bord, puis le bonhomme court après (lui).

Mon Ti-Jean revient chez-eux:

— Je l'ai rencontré la vieille sorcière; elle en a *mangé une*! Je lui ai pincé ses vieilles fesses. Je crois bien qu'elle va s'en souvenir longtemps.

— Mais oui, mais, la mère dit, tout à coup c'est pire?

— Ah! ça sera pas pire qu'avant.

Toujours, mon Ti-Jean, le père lui dit:

— À cette heure, tu commences à être grand, tu vas venir avec moi; tu vas servir. Tu vas donner les matériaux, tout ça; tu travailleras.

— O.K.

Ti-Jean se met à servir: il était pas à la tête, là. Les matériaux, le bois, tout ça: il aidait; il ramassait des *ripes* autour des maisons.

Quand il s'est rendu à dix-huit - dix-neuf ans, bien là, il (en) savait autant comme son père; ça fait qu'il s'offre à commencer à son compte. Il y avait des maisons à lever, le père dit:

— On va se séparer: tu vas prendre ton bord.

Dans le même temps, mon Ti-Jean s'était fait une *blonde*; une belle petite brune qu'il allait voir souvent. Bon! ça marche. Là, le père est menuisier, il achète des bons outils. — Des marteaux, dans ce temps-là c'était des maillets, des égoïnes. Il y avait pas de machines électriques ni de machines à moteur dans ce temps-là, c'était tout des outils à bras, des sciottes, des varlopes. Ah! des bons outils. —

Mon Ti-Jean se met à travailler. Les outils? Il a pas travaillé une demi-heure avec un outil ou vingt minutes: l'outil est tout *brêché*, tout gâté. Les maillets: le manche casse. Toujours la même chose: (il) fait limer; (il) fait aiguiser les outils par des bons limeurs, tout ça; (il) change d'outils, toujours la même chose. Tous les outils, c'est pas *travaillable*; ça ronge le bois. Il a pas travaillé; (il) prend ça dans ses mains: ça *ébrêche*, puis ça fait des brèches, ça veut pas couper.

— Bon bien, c'est final! Là, Ti-Jean dit, c'est encore le sort qui a tombé sur moi. Qu'est-ce que je vas faire?

Le bonhomme lui dit:

— Puisque c'est de même, que tu es pas capable (de) travailler le bois, là, il dit, il y a une place là, il y a un homme étranger; c'est un Suisse qui vient de la Suisse, puis il est très riche: il a une grosse manufacture sur la frontière de la France. Lui, il fabrique des montres, il travaille l'orfèvrerie. Il y a des départements où il arrange ou répare les horloges, les montres, les joncs, les bagues, les bracelets, les anneaux d'or. — Dans ce temps-là, les bagues, les anneaux d'or, bien, toutes les dames en portaient. — En tous les cas, le vieux-là, c'est un célibataire, un bon vieux célibataire.

(Ti-Jean se rend chez l'orfèvre qui lui dit:)

— Bien, je vas te prendre (pendant) un an. J'ai un vieux qui commence à vieillir, il va te prendre en apprentissage: dans un an il va être bon (pour t'apprendre), puis ensuite de ça, bien, il pourra te mettre sur les départements.

Il se met à apprendre avec le vieil orfèvre. Il travaille bien, tout ça; il apprend bien, tout ça. Il voit travailler l'autre; il apprend bien.

Toujours, au bout d'un an, bon! le vieux tombe malade! Ti-Jean est très bon, ah! il fait des bons travaux. Là, il travaille pour son compte à lui. Mais! la même chose (se produit): il se met à souder des



bagues, à arranger des horloges, tout ça, toutes les horloges sont rapportées. Ça se démanche, ça tient pas! Les bagues, ça se dégrafent, les joncs, tout ça. Des perles qui arrachent, des horloges, des montres, tout se brise. Ça fait un mois qu'il fait ce jeu-là, là, il dit pas un mot.

Ça fait que le grand bijoutier en chef, lui, là, ça lui est rapporté ça; il connaît tout ça. Puis un moment donné, il y a un jeune commis qui passe. Il dit:

— Le boss te fait demander.

— Ah! il dit, oui, je le savais.

Là, Ti-Jean est pas gros. Mon Ti-Jean monte en haut trouver le boss. Il dit:

— Tu sais?

— Ah! il dit, oui, je sais (pas) quoi ce qui m'arrive. Oui! je vois bien. Toutes les montres, tout ce que j'ai arrangé: tout est rapporté. Je suis plus capable de rien arranger, pourtant, je fais mon possible.

Il dit:

— Je vois bien que tu fais ton possible puis il dit, j'ai une si grande sympathie pour toi. Je vois ce que je vas faire pour toi: je m'en vas te donner un *suitcase*. Tu sais, quand j'ai commencé, moi, j'étais bien jeune. J'ai commencé avec une malle; il y avait des bijoux dedans. Là, je m'en vas te donner la moitié de ta solde en argent puis le restant, je m'en vas t'en donner le double (en bijoux); je m'en vas te mettre toutes des bagues, des montres là-dedans. La compagnie des montres suisses, c'est connu dans le monde entier, puis, tu vas vendre de ça.

Là, mon Ti-Jean lui, ça allait pas. Là, il est complètement découragé. Toujours, il prend la malle puis la moitié de sa paye qu'il lui donne en argent puis il s'en va chez-eux. "Je vas m'en aller chez-nous, avant de commencer ça." Il s'en va chez-eux. En arrivant chez-eux il dit:

— À soir, je m'en vas aller voir ma fiancée, je m'en vas aller voir ma blonde.

Il va voir sa blonde, le soir. Bien, quand on dit: "Les absents ont tort"; pendant qu'il était parti, elle s'était fait un autre *chum*, un autre cavalier! Sa fiancée le met à la porte. Ah! bien, pour comble de malheur! "Là, il dit, c'est fini, moi. Il est pas question de vendre des montres; il est pas question."

Il y avait une rivière qui passait pas loin, puis une route qui passait d'en deça: il y avait une grosse chute; ça bouillonnait là-dedans! Il y avait terriblement épais d'eau. "Là, il dit, moi je me suicide. Certain, c'est fini avec moi, la vie."

Pour comble de malheur, sa mère tombe malade puis elle meurt dans le même temps; plus de mère, plus de blonde, plus d'ouvrage! "Ah! là, c'en est fini!"

Mais dans la nuit, il avait pensé: "j'ai entendu parler qu'il y en a qui font des marchés avec Satan, avec le diable, tout d'un coup..." mais non, ça lui a parti de l'idée. "Non, non là, c'est fini."

Toujours, il emporte son crayon (et) son petit calepin. (Il se dit): "Je m'en vas, là, c'est fini. Je m'en vas écrire un papier, je m'en vas accrocher ça dans une branche, — puis la route passait pas loin de la rivière; il y avait un saut énorme, une chute épouvantable — là, je me jette là-dedans. Puis (il) faut que je fasse un espèce de papier comme de quoi je me tue. Quoi faire? je sais plus quoi faire: j'ai perdu ma job, j'ai perdu mon ouvrage, je suis plus capable de travailler; (j'ai) perdu ma blonde; ma mère est morte. C'en est fini!"

Il s'en va puis il était après commencer pour (à) rédiger le crayon dans les mains. Tout d'un coup, ce qu'il voit venir à lui: un homme tout habillé en noir. Un grand chapeau noir sur la tête, des gants noirs, des bottes noires, des lunettes fumées dans la face, la peau brune! Il dit:

— Bonjour Monsieur!

— Bonjour! C'est Jean; moi je m'appelle Jean.

Il dit:

— C'est toi qui es pas capable de travailler?

— Non. Comment tu t'appelles?

Il dit:

— Bien, moi, je m'appelle Noireau des Ténèbres.

— Noireau des Ténèbres? Je vois bien, tu es noir d'un bout à l'autre!

Il avait une grande malle dans les mains: une malle noire. Il dit:

— Là, *icitte*, j'ai une peau d'ours, moi, Puis tu vas te mettre ça sur le dos puis, à chaque fois que tu vas mettre la main dans la besace, seulement rien qu'une poche puis tu vas tout le temps *haler* un écu à la fois — un écu, dans ce temps-là, c'était disons, de la grandeur d'un vingt-cinq cents en or; ça valait vingt piastres de nos piastres. C'était assez dispendieux. — (il) suffit d'envoyer la main là-dedans; tu vas (en) *haler* tant que tu voudras. Puis tu vas t'appeler Jean Peau D'Ours, mais tu vas toujours porter rien que le nom de Peau D'Ours. Puis, à part de ça, tu auras pas le droit de te laver, puis tu auras pas le droit de te raser. — Dans ce temps-là, on va dire, de se raser la barbe puis les cheveux, ça a été par décades ça. Moi, il a été de mon jeune temps, tout le monde se rasait. Il y avait que les vieux qui avaient une grande barbe; et puis, un jeune homme qui s'aurait (se serait) laissé pousser la barbe, bien, on l'aurait pas beaucoup regardé. Même les filles l'auraient pas beaucoup aimé, mais aujourd'hui, la mode des cheveux longs est arrivée puis on l'accepte très gentiment. Dans ce temps-là, c'était la mode des cheveux courts. Puis là, se laisser pousser la barbe pendant trois ans, ça c'est un marché qu'il va faire avec le Noir des Ténèbres. —

Puis il lui dit:

— Pendant trois ans tu auras pas le droit de te laver. (Il) va falloir que tu te laves dans l'eau morte; pas dans les ruisseaux ni les rivières, dans l'eau stagnante. Puis il va falloir que tu mettes la peau d'ours, que tu l'ôtes pas, que tu couches avec, puis ensuite de ça, (il) faut pas que tu contes cette histoire-là à personne: que tu as fait un marché avec moi. Ça c'est secret, puis si tu violates notre marché (à) tous les deux, ça va être la mort instantanée: tu vas te faire tuer raide.

— Ouais! un moyen marché ça; mais, puis tout d'un coup (que) ça ne marche pas, tout d'un coup (qu') il en sort pas d'argent de dedans quand je mets ma mains dans la poche?

— Pourquoi ça marcherait pas avec toi? Tous ceux à qui j'en ai installée comme ça, ça a marché.

— Ça peut bien marcher avec les autres puis pas marcher avec moi. Ah! il dit, si ça marche pas avec moi, bien, ça va être nul. — Ti-Jean était pas encore trop fou. — C'est très bien, tu dis que ça marche avec les autres et puis, avec moi, si ça marche pas, ça va être nul. C'est très bien.

Mon Ti-Jean lui fait un papier.

— Tiens, c'est bien écrit *icitte*, là: "Ça marche avec les autres mais si ça marche pas avec moi, le papier est nul et nul effet."

Ils signent ça tous les deux. Mon Jean met ça dans sa poche. (Il) part avec la peau d'ours, puis il s'en va. (Il) part chez-eux mais il était triste. "Ah! je m'en vas essayer ça avant de me suicider; (il faut) toujours essayer quelque chose dans la vie. Puis, il m'a pas rien demandé; il a dit: "au bout de trois ans, par exemple, jour pour jour, au bout de trois ans, (il) va falloir que tu viennes *icite* puis là, on rachèvera les arrangements. Trois ans, jour pour jour. (Il) faut que tu portes ça trois ans sans arrêter."

Ti-Jean part puis il s'en va chez-eux. Il dit: "là, mettre ma main là-dedans (et) sortir des écus, j'ai quasiment peur. Je m'en vas essayer à (de) vendre mes bijoux. J'ai bien pensé à ça, là."

Il avait loin à aller pour s'en aller où est-ce qu'il avait son boss, là, son joaillier. Son joaillier lui avait dit: "tous les bijoux que tu vendras, là, tu me rapporteras ça, *icite* puis ton argent je pourrai la serrer puis je t'en redonnerai d'autre, puis ça va peut-être bien marcher."

Il prend son *suitcase* avec toutes les montres là-dedans, les bijoux qu'il lui avait donnés, puis il se met à vendre. Il s'en va plus loin, il s'en va loin de chez-eux pour pas être vu ni connu. — Bien ils le connaissent pas avec sa peau d'ours, mais sa barbe était pas encore poussée. —

Il se met à une place qu'il connaissait pas, puis ça vend pas. Il est rendu dans l'après-midi puis il n'a pas encore touché à sa besace pour *haler* les écus. Tout à coup, ce qu'il voit venir à lui: un homme avec une barbe, un vieux, — les vieux avaient de la barbe, les jeunes en avaient pas — mais un vieux avec une barbe, une grande barbe; il boitait, il était tout *sloppy*. Il s'avance:

— Mon cher Monsieur, il (Jean) dit, qu'est-ce que vous avez?

— Bien, il dit, moi je suis un mendiant; je mendie la charité parce que je suis un ancien vicaire puis je me suis fait couper une jambe.

Ça avait l'air d'un bon vieux; il avait un visage comme... céleste. Ça l'a frappé quand il a vu ce visage-là. Bien, Jean dit:

— Arrête un peu.

(Il) fourre la main dans sa poche:

— Tiens! un écu d'or.

Ah! le bonhomme est content. Encore un autre écu d'or!

— Assez, assez! il dit, Dieu a dit: "votre pain quotidien": j'en ai assez de deux (écus). Puis, tu vas être chanceux. Je te bénis, mon garçon.

Mon Jean part de *même*. (Il) rentre dans la première maison. Oui, il avait sa barbe, puis il a une peau d'ours, mais les *machines*, les montres suisses puis les bijouteries, ça a une bonne remarquée*, ça, peu importe la peau d'ours. Mon Jean vend. (Il) rentre dans une autre maison, ça vend encore. (C'est) rendu qu'il vend. Rendu au soir, il a la moitié de sa cassette de vendue. "Ah! bien, il dit, ça va bien!"

Le soir, il se couche, (il) paye avec l'argent. *Toujours*, il fait encore le lendemain puis le surlendemain puis en trois, quatre jours, il vide sa cassette.

Là, il passe par en arrière — il avait passé où est-ce que c'était populaire là, où est-ce que le monde avait de belles maisons, là, dans les gros villages — mais là, il passe en arrière puis il s'informait en s'en revenant sur son joaillier. Il passait dans les maisons où est-ce qu'il y avait quelques pauvres. Il s'informait s'il y en avait qui avaient eu des malchances, des malheurs. Il passait par ces maisons-là puis tous ceux qui avaient besoin, il envoyait la main dans sa besace: des belles écus. Tiens! paye, paye. Quand il en avait assez (donné) il s'en allait plus loin; toujours la même chose.

Il arrive à son joaillier:

— Tiens! comment ça se fait, il dit, (que) tu as une peau d'ours?

— Bien, il dit, je peux pas dire comment c'est arrivé, mais j'ai une peau d'ours, que voulez-vous!

— Bon! en tous les cas, tu as réussi?

— Bien, ça a commencé mal mais j'ai pas mal réussi. Constatez, j'ai vidé ma malle.

— Ah! bien, il dit, on va t'en mettre un peu plus. Ça, ça pèse pas, on peut t'en mettre à *plein*. — Dans ce temps-là, il y avait pas d'automobile, ils marchaient à pied —.

Il remplit sa cassette à *fullest*, bien *full*; puis des bracelets de grande valeur, des pendants d'oreilles, des bagues. Mon Jean part avec ça puis s'en va au bord d'un autre village puis va plus loin; là, il était rendu dans la frontière de la France.

(Il) marche puis (il) vend; il avait de la *misère* un peu par place, mais (il) vend. C'était pour coucher qui était le pire: parfois bien il faisait chaud, il couchait par terre. De temps en temps il rentrait coucher dans les places où il était (accepté); dans les hôtels, ils voulaient pas l'accepter, mais *toujours*, ça vendait.

(Il) vide encore son *suitcase* puis va trouver son boss puis il jase avec.

— Ça va très bien. Je m'en vas mettre ça à la banque à ton nom. Je m'en vas l'ouvrir un compte de banque puis il dit, même, ça peut se faire, tu vas devenir mon associé. J'ai commencé de *même*, moi. Tu vois comment est-ce que je suis rendu. — C'était un vieux célibataire mais très bon gars, très gentil puis il s'adonnait à aimer Jean. —

Mon Jean part encore avec plein son *suitcase*, puis encore la même chose: il prenait les villages, dans les grosses places, dans les places qui avaient du monde qui semblait riche puis à l'aise, pour vendre. Puis il s'en venait toujours par en arrière, en passant par les places pauvres, puis il s'informait:

— (Y a-t-il) quelqu'un dans le malheur?

— Oui!

Il en trouvait: il y en avait du monde dans le malheur. Mon Jean envoyait la main dans sa besace puis il avait des belles écus d'or. Tiens! Peau D'Ours, envoye, envoye des écus d'or — un (écu) par fois, mais ça valait vingt *piastres* chacun. — Ça fait que quand il en avait *halé* quatre-cinq, ça faisait cent *piastres*. — Dans ce temps-là, c'était de la grosse argent. C'était au franc mais ça comptait (comme) nos *piastres*. Ça faisait plusieurs francs. —

Toujours, rendu à la dernière année, là il restait un an. Mon Jean remplit son *suitcase* puis il s'en va dans une place où est-ce qu'il avait jamais été. Il avait regardé sa carte. "Là, il dit, je vas aller là."

Il arrive là, il rentre. C'était comme six heures du soir. Il avait (était) passé devant l'hôtel: un hôtel qui était à peu près disons, (à) une dizaine d'arpents. — Dans le temps, ça pouvait être à une dizaine d'arpents. — (Il) frappe à la porte. Ce qui arrive devant lui: une belle veuve (de) trente-cinq - quarante ans qui vient lui ouvrir la porte.

Mon Jean commence à regarder. Il voit deux belles filles à ras lui; deux belles grandes filles puis une troisième, plus loin, qui est encore plus belle. — La plus grande puis l'autre pouvaient avoir un an de différence mais la plus vieille avec la plus jeune, il pouvait pas les démêler beaucoup; il pouvait pas les distinguer. — Mon Jean dit:

— Oui, bien, est-ce que je pourrais avoir à souper, *icite*, en passant?

La femme dit:

— Oui, vous allez avoir à souper. — il était six heures moins dix — Bon, dit-elle, vous pouvez vous asseoir.

Il s'assit.

— Bien, à cette heure, — quand arrive le souper, — qui c'est qui voudrait bien me faire l'honneur de m'accompagner pour souper?

La plus vieille, elle dit:

— Pas moi.

L'autre, elle:

— (Moi) non plus, pas (avec) Peau D'Ours.

La plus jeune, bien, elle dit:

— Moi, j'accepte, moi. Je vas accepter de souper avec vous, monsieur.

— O.K.; ça va me faire un honneur, charmante demoiselle, ça va me faire plaisir beaucoup.

Elle soupe avec lui.

Pendant la veillée, aussitôt qu'ils ont fini de souper, les deux plus vieilles, là, il arrive leurs deux *chums*. Des *chums* plus ou moins attrayants: il y en avait un qui avait une épaule un petit peu plus basse que l'autre; puis l'autre avait une grosse tête. En tous les cas, mon Jean soupe.

Pendant la veillée, les deux gars lui *tirent des ripostes* puis mon Jean, bien, il savait très bien parler: il parlait bien mon Jean. Il connaissait des choses; il parlait avec la celle qui était assise à ras lui.

Mais il a pas veillé tard. Les autres *tiraient des shots*: ils ont parti à rire; il s'est aperçu de ça. Alors, il a dit à sa fiancée:

— Ils rient bien, il dit, "qui rit bien, rira le dernier".

Il a pas veillé bien tard; il a pas voulu. Il s'est pas fait reconnaître. Il a pas rien vendu; il a *halé* sa malle, il a fermé ça, il a payé. Il a payé la dame — une belle dame — puis il s'est en allé plus loin. — Je sais pas où est-ce qu'il a été coucher. À l'hôtel, je pense. En tous les cas, il dit à sa fiancée:

— Je reviendrai avant longtemps.

Mais avant de partir, il dit:

— *icite*, j'ai une bague. J'aimerais vous revoir encore. (Montrez-moi) votre doigt (pour) voir?

Il prend son doigt puis ça (la bague) faisait juste. Il casse l'espèce

d'alliance très riche, il casse ça en deux. Ça se dégrafe en deux. Il donne la moitié du jonc puis il garde l'autre moitié.

— Conservez ça, il dit, si je reviens pas bien personne pourra rajuster, mais quand je reviendrai j'ajusterai ce morceau-là avec l'autre puis ça fait juste. Impossible d'en avoir un autre pareil qui va aller là; ça fera pas puis il va y avoir des *jours* — ça avait cassé droit en deux puis c'était fait en conséquence puis c'était très riche. —

Ça fait que Jean part de même puis il s'en va. Il avait encore un an. Il dit:

— Encore un an, ça peut se faire que je revienne puis ça peut se faire que je revienne jamais.

Il se met à faire la même chose: là, il enrichit tout le temps, puis ça vend.

Puis, ça fait encore un an. Au bout d'un an, quand il va trouver son joaillier, — il remplissait toujours (sa cassette), c'était toujours la même chose: il passait dans les places qui étaient riches à l'aise, pour vendre ses bijoux, mais quand il s'en retournait, là, il passait en arrière puis il surveillait toutes les places où est-ce qu'il y avait de la misère, où est-ce qu'il y avait des malheurs, puis là, il envoyait la main dans sa besace puis il en sortait des écus —. *Toujours*, la dernière fois, (lorsqu') il fait sa dernière ronde, il arrive sur le joaillier: son joaillier était malade. Tiens! Il était pas très bien puis il dit:

— Sais-tu, tu es rendu que tu as un gros montant, puis je t'admire; je t'admire.

— Puis là, c'est le temps d'en finir. Ça va changer, je m'en vas chez-nous.

Là, il s'en va par chez-eux: son an était faite. Puis il s'achète une belle *habit* pour paraître (bien) — le joaillier lui avait donné pas mal d'argent; il en avait dans ses poches. — Il s'achète une très belle *habit* mais pas un habit de millionnaire, comme on dit, puis (il se dit): "il faut que je rencontre, à cette heure, mon Peau d'Ours**, là." Il s'en va exactement (au même endroit).

Ça faisait juste un an et un jour***. Il est arrivé là, il avait son habit. Ce qui arrive encore: le même gars qui arrive. Il avait son chapeau de castors. Noireau des Ténébres s'en vient.

— Bon! il dit, aujourd'hui, on règle le cas.

— Oui! il dit, tu en as dépensé de l'argent! Sais-tu *comment* est-ce que tu as dépensé? Tu as dépensé dans les deux millions cinq cent mille francs!

— Tu dis (que) j'ai dépensé de l'argent; j'ai pas dépensé d'argent.

— J'ai tout compté ça, moi. Tu dois être riche!

— Ah! je suis pas riche, il dit, moi, ça a pas marché.

— Comment, ça a pas marché?

— Ça a pas marché, j'ai pas une cent!

— Ah! ça a marché; je connais tout le montant que tu as dépensé.

— Oui, mais ça a marché pour les autres, mais pour moi, ça a pas marché.

— Comment, ça a marché pour les autres?

— Bien, ce que j'ai pris, j'ai tout donné ça aux autres.

— Oui mais, ça fait pas; ça fait pas.

— Oui, ça fait. Regarde le papier *icite*; c'est bien écrit *icite*: "si ça marche pour les autres puis ça marche pas pour moi, le papier est nul et nul effet." Alors, tu vois?

Il dit:

— Pourquoi est-ce que tu as fait ça?

Là, Jean avait ôté sa peau d'ours puis il avait mis son habit. Il avait mis la peau d'ours sur le bord de la route, en face de la grosse chute, là, la route passait là. — Ça, c'était pas loin de la maison *chez-eux*, il pouvait y avoir disons... à peu près comme trois-quarts de *mille* rien qu'à sa demeure où est-ce qu'il avait été élevé. —

— Bien, il dit, j'ai fait ça pour faire la charité.

En disant "charité", ça a fait: paf! Satan, lui, le mot "charité", il a pas pu *toffer* ça. Là, la peau d'ours, c'est venu gros comme un ours. Satan a *rentré* dans la peau d'ours puis ça a parti ça, (comme) une poussière puis une brume puis ça a *rentré* en plein dans l'eau. "Bon! bien j'en suis débarrassé de cet animal-là."

Mon Jean part puis il s'en va. Son père, bien, il était tout seul; il s'arrangeait comme il pouvait à *faire son ordinaire* depuis que sa femme était morte; sa mère était morte lui, là, (Jean). Bon, il s'habille puis il donne la main à ses amis, partout, cette journée-là. Il a été deux-trois jours avant de s'en retourner *chez-eux*.

"À cette heure, je m'en vas retourner voir mon joaillier". Il avait une belle *habit* là, c'était plus Peau d'Ours. Hey! il s'était rasé la barbe; il s'était rasé la tête à la mode des sages, comme on dit, en roi Pharaon. — Dans ce temps-là, ils se rasaient la *bol* en forme des sages. C'était un beau grand jeune homme. —

En arrivant sur son joaillier, il avait passé par une petite rue: il voit passer du monde, puis du monde, puis du monde... ça va vers le cimetière. Il se trouve à rentrer dans la ligne puis il est en avant, là, il est le premier en avant, puis il dit:

— Quoi c'est qui arrive *icite*; il y a une mortalité;

— Bien, ils ont dit, oui, c'est le grand joaillier qui est mort.

— Ah bon!

Ils ont dit:

— Oui, tu as pas entendu parler de ça?

— Bien, je me trouvais loin — de *chez-eux* à aller là, il y avait assez une bonne distance; c'était pas dans la même province. —

Mon Jean est à l'enterrement, là. Il est le premier à ras lui (le joaillier). *Toujours*, il voit ça faire; ça lui fait de la peine. Il pleure quasiment: son boss qu'il aimait tant.

Toujours, il est pas aussitôt en s'en revenant qu'il y a un homme qui lui met la main sur l'épaule; un homme avec un chapeau de castor. Il dit:

— Est-ce que c'est toi qu'on appelle Ti-Jean Peau D'Ours?

Il dit:

— Oui, monsieur.

— Bien, suivez-moi. J'ai affaire à vous.

Bon, mon Jean Peau D'Ours suit. Il arrive, il voit: "Etude de notaire: notariat". Il *rentre*. Le notaire avait une grande lettre qui est longue de *même* qui a tout des timbres rouges, jaunes après ça.

— Tiens, lis ça.

C'est écrit là-dessus: "personnel-confidentiel"; cachetée à la cire, tout. Jean *décachète* ça: c'est le testament du vieux célibataire qui dit:

J'avais un cousin qui ressemblait beaucoup à mon ami Jean Peau D'Ours que j'ai tant aimé. Puis, je lui cède toute ma fortune, toute: usine... tout ce que j'ai. J'ai aucun parent à part ce cousin, mais il était (est) mort puis il ressemble *terriblement* à Jean. — Vous savez dans la vie, on a quasiment notre sosie, comme on dit qui nous ressemble beaucoup; presque quasiment deux pareils. — Alors, le cousin du vieux joailliers là, il ressemblait à Jean, c'était pareil; alors il s'était attaché à Jean puis il aimait Jean puis il lui avait tout cédé sa fortune.

Bien, Jean... les caméras sorties; c'était connu là, le monde savait ça.

— Est-ce que c'est toi qui es Jean? Est-ce que c'est toi qui est Jean?

— Oui.

Ça s'était dit, ça, partout. Il est venu un temps où tout le monde s'était rassemblé autour de Jean. Les photographes, ça arrivait puis les croquis... dans ce temps-là, ils *posaient* mon Jean là, puis il était très bien habillé, très bien mis. Bon! mon Jean convoque tout ça, il dit:

— Pendant huit jours là, il dit, à son *contremaître*, dérange rien. Mais au bout de huit jours, on va donner un congé — c'était dans l'été —. On va donner un congé puis on va prendre ça pour *m'initier*; on va tout visiter. Puis, là, à *soir*, j'ai une place à aller: il faut que j'aille à une place.

Il fait atteler un cocher. Mon Jean *embarque*. Il était très bien habillé: sa belle *habit*, c'était pas un millionnaire mais mon Jean paraissait bien! Hey! C'était un beau grand jeune homme, avec un beau regard droit comme l'épée du roi, franc. — C'était des carrosses, des fiacres qu'ils appelaient, avec un beau cheval. — Mon Jean s'était fait atteler un cheval *de même* puis il était assis là-dedans avec son charretier, son cocher. Puis là, il avait arrêté à l'hôtel. Il a dit au cocher:

— Attends-moi ici. Là, je rentre ma boîte; ma boîte de bijouterie, mes bijoux, puis attends-moi.

Il *dételle*; il y avait une *écurie* là.

— Et puis moi, il dit, je m'en vas aller faire une marche; je m'en vas aller voir puis je reviendrai ici durant la veillée.

Mon Jean s'en va là: il était directement six heures moins dix; la même heure, le même quantième qu'il y avait été un an auparavant. Mais il faut dire (que) l'année d'avant, quand il avait été là, après qu'il a eu (fut) parti, les deux jeunes filles se sont mis(es) à obstiner l'autre. Elles ont dit:

— Elle, avec son Peau D'Ours!

Elle dit:

— Oui vous avez ri de lui — ça, c'est un bout que j'ai pas dit *betôt* — vous avez ri de lui mais il est pas fou après tout; il s'est bien aperçu. Il a dit: qui rit bien rira le dernier." Puis, il a une belle voix, il a des beaux yeux; quand même qu'il aurait une peau d'ours sur le dos, ça



M. Deschênes, à gauche, en compagnie d'un soldat.

me fait rien. Moi, je l'aime de même. Puis, "qui rit bien rira le dernier."

— Ah! elles ont dit, on s'en fout bien nous autres.

Ça fait que là, il était arrivé là: il était six heures moins dix. Mon Jean frappe à la porte. Ça rouvre: la belle dame encore vient lui ouvrir la porte. Ah! elle était belle cette dame-là, une vraie belle dame, la mère des jeunes filles, là, une veuve.

— Bon, bien, il dit, est-ce que je pourrais avoir à souper, madame?

— Oui, elle dit, mon cher monsieur, j'ai une belle omelette là, qui est après cuire.

— Ah! bien, il dit, ça me va; ça me fait, moi, ça. Ça va faire.

Il s'assit. Il dit:

— Je voudrais avoir l'honneur... Qui c'est qui voudrait bien venir souper avec moi?

La plus vieille dit:

— C'est moi, c'est moi.

L'autre, elle dit:

— Non, c'est moi, c'est moi.

La plus jeune parle pas.

— Oui, bien, il dit, vous, mademoiselle?

— Non, Elles ont dit, elle, elle attend encore son Peau D'Ours; elle est folle avec ça.

Il a dit:

Oui? bien, comment ça se fait, Peau D'Ours?

Elle dit:

— Oui, il y a un homme qui est venu *icitte*; il m'a donné un la moitié de bague.

— Oui? Allez donc me chercher ça (pour) voir.

Elle part chercher ça puis elle s'en vient avec ça. Pendant ce temps-là, il avait envoyé la main dans sa poche. De sa main gauche, il lui tient le doigt. Il lui ajuste ça, là, puis il prend l'autre moitié de bague puis il lui *amanche* ça par dessus. Ça *amanche* tout: ça lui fait juste sur le doigt.

Elle est tout épouvantée!

— Bien, elle dit, mon cher monsieur, ce serait vous?

— Oui, il dit, mademoiselle, c'est moi.

— Ah bien! excusez-moi, avant de souper il faut que je passe dans ma chambre.

— Non, non. Restez de même.

Elle dit:

— Je m'en vas...

— Non, non; c'est très bien, je vous accepte de même. Vous allez souper avec moi; c'est un très grand honneur de souper avec vous.

Elle passe dans sa chambre puis là, elle reste là quelques minutes. Là, son oncle, qui était riche (et) qui était son parrain, il lui avait envoyé à sa fête, à la fille, il lui avait donné deux ou trois écus d'or. Elle s'était achetée une belle robe, à la cachette, qu'elle avait pas montrée, puis des beaux souliers. Elle met tout ça, cette belle parure-là, puis elle sort. Ah, qu'elle était belle là-dedans! belle à croquer! Un beau nez, des beaux yeux doux puis une belle *gueule* en coeur, là.

Là, elle lui saute au cou puis elle lui donne un beau baiser de fiancée puis là, ils mangent à table. Mon Jean parle. C'est plus Peau D'Ours là: un beau grand jeune homme, donc! Une belle tête, des beaux cheveux! Puis là, il mange avec elle puis il sait parler; il sait faire les choses, hein! Ah! les autres, eux autres, elles ont pas une grosse *appétit*.

Après qu'ils ont soupé, Jean dit:

— Moi, à cette heure, Madame, — dans ce temps-là, on demandait à la mère pour sortir les jeunes filles — est-ce que je pourrais prendre une marche avec elle, il fait un beau clair de lune.

Elle dit:

— Oui.

— Je vais prendre une marche, je reviendrai tout à l'heure.

Mon Jean part avec sa blonde puis il s'en va vers l'hôtel.

Pendant ce temps-là, les deux amoureux des jeunes filles, ils arrivent eux autres là — des deux plus vieilles —. Elles sont tellement indignées qu'elles renvoient les deux amoureux! Elles ont pas voulu les avoir pas en tout, pas en tout! Elles renvoient les deux amoureux.

Mon Jean s'en va avec sa fiancée, lui, à l'hôtel, là. Ils embarquent avec le cocher puis ils veillent là une secousse. Il s'en vient. Pendant ce temps-là, ils passaient le journal du soir. Ils avaient pris des photographies de mon Jean et puis ils avaient tout ça. Et puis la belle dame, la veuve, elle avait le journal pendant la veillée: le courrier passait puis il lui donnait le petit journal, elle était abonnée.

Elles rouvrent le petit journal à la première page; elles connaissent bien le joaillier, il était très riche, millionnaire, puis elles le connaissent par le portrait. Elles ont dit:

— C'est lui! C'est lui qui a soupé *icitte* à soir, là! C'est pas possible!

La bonne femme dit:

— C'est lui, certainement.

Ah! c'est là que les deux filles, eux autres là, leurs cavaliers ont ressoud puis elles ont renvoyé leurs cavaliers.

Mon Jean s'en vient avec son portemanteau puis des bijoux là-dedans. Il rentre dans la maison. La dame, elle dit:

— C'est vous qui a (avez) hérité?

— Je le sais pas, je pense pas que c'est moi.

Elle dit:

— Oui, c'est vous!

Il voulait se cacher, naturellement! Il voulait agir modestement. Elles ont dit:

— Vous êtes millionnaire; vous avez hérité.

— Ah bien, j'avoue. Vous m'avez reconnu: c'est moi. Réellement, c'est moi.

Il veille avec sa fille. Puis, il rouvre son portemanteau puis il lui donne un beau collier à sa fiancée, puis il lui donne une belle bague. Elle choisit; puis des jongs... Ah! il en avait des magnifiques! Hey, ça valait (cher).

Il prend un beau collier puis il le donne à la belle dame: ah! un collier qui valait très cher. (Il dit aux) autres filles:

— Bien, après tout, je vous en veux pas; vous êtes mes belles-soeurs; je m'en vas marier votre soeur. Puis, triez-vous-en des colliers.

Elles s'en sont triées. Ah! la paix est revenue. Ils (les colliers) étaient pas si beaux que ceux de sa femme, puis (c'était) des vrais beaux colliers encore. Là, il dit:

Vous êtes mes belles-soeurs puis vous avez renvoyé vos *chums*?

— Oui, on les a renvoyés!

— Bien, il dit, vous avez bien fait. C'était pas des genres qu'il vous faut. Après tout, ils *minaient* pas très bien puis je les ai vus le premier coup que je suis venu là; c'était pas très riches, ces gens-là.

Au bout d'une dizaine de jours, ils se sont mariés. Il a convoqué toute son assemblée, tous ses dirigeants, le contremaître, tout ça, puis il leur a donné congé pour quinze jours. Puis ensuite de ça, il a repris avec sa belle dame, une belle noce là, avec tous les appareils d'un homme riche, mais il a pas été au-delà de ses moyens, mais il a fait ça très modestement.

Là, l'année après qu'il a été rendu là, — il avait un beau pavillon — il a fait venir son père dans un beau petit pavillon qu'il avait pas loin. Il a acheté ça. Puis (pour) la belle dame, il y avait une autre maisonnette qui adonnait très bien. Il dit à la belle dame:

— Si vous voulez — il y allait souvent voir sa belle-mère — vous allez venir chez-nous puis je m'en vas engager vos deux filles: une va être chef de département puis une autre va être secrétaire.

Elles acceptent ça. Mon Jean, il fait venir les deux filles, puis la mère s'en vient là. Le bonhomme, lui, il se met à aller voir la mère — il était beau le père à Ti-Jean — le bonhomme s'amourache et tombe fou amoureux de la belle dame. Une vraie belle dame: (il) marie la dame!

À cette heure, mon Jean, lui, qui était diplomate partout, il dit: "je m'en vas *watcher* ça." Il y avait du monde: il y avait des beaux garçons. Il choisit un beau garçon, puis il fait arranger ça, *toujours*, pour donner un rendez-vous. Il y avait un erreur... (il) sait pas comment ça se fait... puis il envoie sa première secrétaire. Il (le jeune homme) *rentre* dans le bureau de la première secrétaire: hey! il voit ça, cette belle fille là, puis tiens! l'amour *poigne*. L'autre pareil. Il trouve encore un autre beau grand jeune homme pour l'autre, sa deuxième chef de département là, puis ils se marient tous ensemble: les deux filles, elles se marient ensemble.

Là, c'est le comble du bonheur: le père marié; Ti-Jean marié avec une des soeurs; les deux filles mariées encore avec des beaux garçons qui avaient un bel avenir devant eux. Puis là, tiens! moi j'étais là puis la première, la femme à Ti-Jean, était en grossesse puis elle a donné naissance à un autre beau petit Jean.

Bien là, c'était le comble du délire; c'était l'allégresse la plus parfaite. Moi, je me suis en venu ici. J'ai fermé mes livres; je me suis en venu ici.

* le conteur veut dire une bonne renommée.

** le conteur veut parler de Noireau des Ténèbres: celui qui a donné la peau d'ours à Jean.

*** En fait, il s'agit de trois ans jour pour jour.

Analyse du conte:

Des versions de Bear-Skin (Ti-Jean Peau d'Ours) sont connues dans plusieurs pays et Stith Thompson, dans **The Folktales**, note surtout la présence de ce conte-type dans le nord de l'Europe. Thompson en avait retrouvé 72 versions en Finlande, 44 en Lituanie, 42 en Allemagne et 22 au Danemark. Thompson note également que les pays de l'Ouest et les pays romans ne le connaissent à peu près pas, puisqu'on n'en retrouve qu'une version en Italie, une version en Espagne et aucune en France. Selon monsieur Luc Lacourcière, la plus ancienne version connue est celle du poète allemand Grimmelshausen et elle remonte à l'année 1670 (2).

Il est donc assez étonnant de retrouver des versions de ce conte dans la tradition orale canadienne d'expression française. En effet, aux Archives de Folklore de l'Université Laval, on retrouve 5 versions de ce conte: 3 de ces versions viennent du Nouveau-Brunswick et une version vient du Québec (Mata-pédia). Quant à la cinquième, elle contient si peu d'éléments du conte-type qu'elle y est difficilement rattachable.

Dans les versions canadiennes, le héros est, en général, un jeune homme (dans une version, on le surnomme Richard Grassé) qui signe un pacte avec le diable pour un an et un jour sans se soucier de son salut. Il sera riche à condition de ne pas

se laver, se raser, se couper les cheveux ni se changer de vêtements. S'il ne satisfait pas à ces exigences, son âme appartiendra au diable.

Cependant, le héros est généreux: il aidera un homme ruiné et au terme du pacte, il épousera une belle jeune fille dont les deux soeurs, par dépit et jalousie, iront se suicider. Cette fin est heureuse pour le diable, car il reçoit deux âmes (les deux suicidées) au lieu d'une seule: celle du héros.

Monsieur Luc Lacourcière a décomposé les différents éléments des versions canadiennes connues (en 1972) de ce conte-type et en a publié un tableau (3). Selon ce tableau, il est difficile de situer et de classer la version de monsieur Ernest Deschênes. En effet, sa version est beaucoup plus complète que celles déjà classifiées aux Archives du Folklore.

On voit donc qu'il faudrait simplifier beaucoup la version de monsieur Deschênes si on voulait la réduire aux éléments du conte que donne monsieur Lacourcière et on rendrait ainsi, à mon avis, très peu justice au conteur, et au conte même. Il devient alors évident que monsieur Deschênes n'a pas puisé son conte aux mêmes sources que les autres conteurs, ou encore, qu'il a considérablement modifié sa version... Cependant, avant d'affirmer que monsieur Deschênes avait créé tous les éléments nouveaux, il fallait faire davantage de recherches sur le conte.

Ainsi, j'ai retrouvé dans **Household Tales**, des frères Grimm, un conte intitulé "Bearskin" (4) qui se rapproche énormément de la version de monsieur Deschênes. En voici un bref résumé:

Le héros est un jeune soldat. Une fois la guerre terminée, il est sans métier et se retrouve seul: ses parents sont morts, ses frères le rejettent. Le diable lui apparaît vêtu de vert: celui-ci vérifie d'abord si le jeune soldat est brave en lui faisant affronter un ours. Le soldat tue l'ours et le diable lui propose un marché: il devra ne pas se raser, se laver, se couper les cheveux et les ongles et surtout en pas dire un "pater noster" pendant sept ans. Si le soldat meurt au cours de ces sept années, il appartiendra au diable; s'il vit, il sera un homme libre et riche aussi longtemps qu'il vivra.

Le soldat accepte et le diable lui donne un manteau qu'il doit porter: à chaque fois que le héros mettra la main dans la poche de ce manteau, il en sortira des écus d'or. Il lui donne également la peau de l'ours tué et lui dit qu'il devra désormais s'appeler Peau d'Ours.

Peau d'Ours voyage donc pendant sept ans. Il a beaucoup de difficulté à se faire accepter, mais il est très généreux et en échange de l'argent qu'il donne aux pauvres, il leur demande de prier pour lui. Au cours de la troisième année, il rencontre dans une auberge, un homme endetté et découragé. Il paie les dettes de cet homme et, pour le remercier, celui-ci l'amène chez lui et lui offre une de ses trois filles.

Devant l'air repoussant de Peau d'Ours, les deux filles aînées refusent, mais la plus jeune déclare que cet homme a été bon pour son père et accepte de l'épouser. Peau d'Ours lui remet la moitié d'un anneau et lui demande de l'attendre et de prier pour lui.



Une fois les sept années écoulées, le diable réapparaît; Peau d'Ours exige que le pacte soit respecté: il sera riche et libre. De mauvaise humeur, le diable accepte. Le héros se lave, se met de beaux habits et retourne chez sa fiancée: il réunit les deux parties de l'anneau et se fait ainsi reconnaître. Les deux soeurs sont si envieuses que l'une se jette dans le puits et l'autre se pend à un arbre.

Il est presque évident que la version de monsieur Deschênes est reliée directement au récit des frères Grimm. D'ailleurs, lorsque j'ai demandé à monsieur Deschênes quand et comment il avait appris ce conte, il m'a répondu qu'il l'avait "appris dans un livre" et plus tard, il dira: "C'est une légende que j'ai lue dans la gazette...".

Il est très probable que monsieur Deschênes a réellement lu la version de Grimm puisque tant de motifs de sa version sont semblables au récit de Grimm, par exemple.:

- le pacte avec le diable;
- les conditions à respecter (ne pas se laver, se raser, se couper les cheveux, porter une peau d'ours);
- le manteau dans lequel le héros puise les écus d'or;
- les difficultés du héros à se faire accepter et la générosité du héros;
- l'anneau séparé en deux parties;
- l'attente de la fiancée;
- les conditions du retour.

Ce qui ressort davantage cependant, dans la version de monsieur Deschênes, c'est sa vraisemblance. En effet, le conteur dira: "Des contes, j'en ai entendu conter beaucoup, mais je trouvais pas beaux les contes qui s'éloignent trop de la réalité: des bêtes à sept têtes, et puis des montagnes qui tombent et puis ont fait des affaires énormes qui sont pas (possibles), je me disais, ça, c'est pour les enfants. Mais j'aimais un conte qui se rapproche de la réalité." Plus tard, il dira, en riant, au sujet des épisodes du conte qu'il a oubliés au cours des années: "J'en ai inventé des bouts... oui... pour rachever... il y a des bouts que j'essaie de ramancher." Puis, toujours au sujet de Ti-Jean Peau d'Ours il dira: "Là, j'en ai rajouté un bout: il est encore plus beau..."

Ce que monsieur Deschênes appelle les "bouts qu'il essaie de ramancher", ce sont probablement les épisodes concernant le sort jeté à l'enfant, puis ses difficultés à apprendre et à travailler et enfin, tout ce que j'appellerais la trame du récit, c'est-à-dire les épisodes concernant le joaillier, son aide pendant les trois ans que durera le pacte et enfin, l'héritage et la fin heureuse. Dans l'optique de monsieur Deschênes, le personnage du joaillier donne au récit une vraisemblance (l'aide n'est pas surnaturelle) et une continuité. Il est possible que cet épisode soit extrait d'un autre conte merveilleux; cependant, à mon avis, il serait plutôt relié à des lectures de romans ou de "feuilletons", c'est-à-dire des illustrés des journaux qu'il lisait régulièrement car, comme le dit monsieur Deschênes, "moi, j'ai toujours été sentimental..."

Ainsi, pour monsieur Deschênes, "Ti-Jean Peau d'Ours" serait plutôt un conte pour les adultes, justement parce que le conteur l'a rendu lui-même plus vraisemblable et plus "près de la réalité". Quant à la fin heureuse du conte, la version de monsieur Deschênes est la seule de ce genre. Chez ce conteur, on ne retrouve pas le suicide des deux soeurs, mais au contraire et selon l'expression même du conteur: "le comble du délire; l'allégresse la plus parfaite...". Cela correspond davantage, à mon avis, à sa perception des contes: plus la vie est difficile, plus les contes doivent être rassurants et sécurisants.

Le vocabulaire:

Le conte de "Ti-Jean Peau d'Ours" est riche aussi au point de vue des expressions du langage et de la description que monsieur Deschênes donne souvent lui-même, à l'intérieur de son récit, de certaines de ces expressions:

Amancher: réparer
 À matin, à soir: ce matin, ce soir
 À plein: beaucoup, en grande quantité
 Appétit: nom masculin
 Après: en train de, occupé à
 À ras: voir Ras
 Assir: verbe pronominal: s'asseoir

Bebelle: jouet
 Betôt: bientôt
 Blonde: amie
 Bol: tête
 Boss: patron
 Brêché: ébrêché

Cavalier: ami
 Cent: sou
 Certain: certainement
 Chez eux: chez nous: chez-lui; chez moi
 Chum: ami
 Comment: combien
 Connaître: reconnaître
 Croche: laide

Débarquer: descendre
 Démancher: se briser
 De même: ainsi, de cette façon
 Dret: précisément, justement, exactement

Écu: nom masculin
 Écurie: nom féminin
 Empigeonnée: personne à qui on a jeté un sort
 Empigeonner: jeter des sorts
 Espèce: sorte

Fesser: frapper
 Fille: amie
 Fruitage (aller au): cueillir des fruits sauvages
 Full; fullest: plein; rempli au maximum

Gueule: bouche

Habit: nom masculin
 Haler: tirer

Icité: ici

Job: emploi
 Jours (avoir des): avoir des espaces libres

Lever (maison à): à construire

Manger une (en): être battu
 Mémoire: limon, chacune des deux pièces de bois fixées au devant d'une voiture et entre lesquelles on attelle le cheval; brancard

Mille: 1.6 kilomètre
 Miner: avoir bonne ou mauvaise mine
 Misère (avoir de la): avoir de la difficulté
 Moitié (un la): une moitié
 Mouiller: pleuvoir
 Moyen (marché): tout un (marché)

Ordinaire (faire son): faire le travail journalier de la maison

Pas en tout: pas du tout
 Piastre: dollar
 Picwa: inclinaison qu'on a donnée à un outil pour qu'il s'enfonce plus profondément
 Poigner: prendre
 Poser: photographier
 Prêtage: action de prêter

Rachever: achever
 Rang: partie du territoire d'une municipalité rurale, établie par le cadastre et composée de lopins de terre

Ras (à): à côté
 Rentrer: entrer
 Ressoudre: arriver, survenir
 Ripes: copeaux de bois
 Ripostes (tirer des): tirer des shots: traiter en dérision
 Rouvrir: ouvrir
 Run: course (de l'anglais); dans le contexte: travail saisonnier aux chantiers

Secousse: espace de temps; moment
 Si: aussi
 Sloppy: relâché (de l'anglais)
 Suitcase: petite valise (de l'anglais)
 Sur: chez

Tête (être à la): en tête
 Terriblement: extraordinairement
 Toffer: endurer (de l'anglais)
 Toujours: finalement
 Travaillable (pas): impossible de travailler
 Travaux: travaux

Venir: devenir



Watcher: surveiller (de l'anglais)
Whip: fouet (de l'anglais)

Tout au long de ce conte, on s'aperçoit que monsieur Deschênes est soucieux d'abord de rendre son récit logique et vraisemblable: pour cela, il fait des "retours en arrière" expliquant certaines situations, il fait de longs enchaînements, etc..., mais surtout, il est soucieux d'intégrer à son récit des expressions, des coutumes et situations, qui, tout en situant le conte dans le temps et l'espace, lui donnent valeur de document et de mémoire...

CONCLUSION

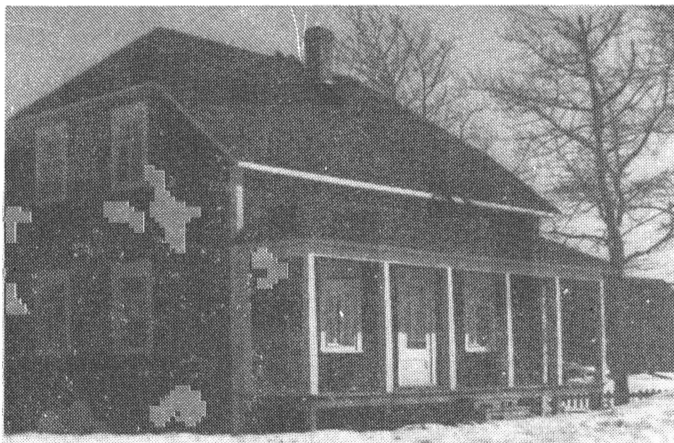
J'ai retrouvé chez Ernest Deschênes un amour de la nature et de la vie, et une "intelligence du cœur" qui m'a fascinée. Pour lui, les grandes questions de la vie sont à la fois présentes et exclues: elles sont exclues dans le sens qu'il n'interprète pas, ne cherche pas d'explications compliquées et surtout, ne disserte pas sur ce que j'appellerais "les grandes questions existentielles"; elles sont présentes pourtant, parce qu'en

découvrant monsieur Deschênes, on découvre que ces grandes questions sont intégrées à son quotidien.

Monsieur Deschênes est un artiste: il essaie, par un discours à la fois simple et profond, de sublimer le quotidien. Il n'a pas souvent l'occasion de raconter les contes qu'il connaît et pourtant, il me dit que cet hiver, il a mis beaucoup de temps à les "pratiquer", à en "ajouter des bouts pour qu'ils soient plus beaux". Petit à petit, il transforme son discours afin de le rendre semblable à ce qu'il trouve de plus beau et de plus vrai, dans la vie et dans l'Homme.

Ainsi, avec Ernest Deschênes, j'ai surtout appris, comme le dirait Gilles Vigneault, que "la vie était un beau métier"...

1. Il s'agit du conte-type 361, connu sous le titre de "Bear-Skin", dans le catalogue international de Aarne-Thompton.
2. Luc Lacourcière, "Un pacte avec le diable", dans *Les Cahiers des Dix*, no 37, 1972, p. 291.
3. Luc Lacourcière, "Un pacte avec le diable", dans *Les Cahiers des Dix*, no 37, 1972, pages 284-285.
4. Grimm, *Household Tales*, Everyman's Library, no 56, Great Britain, 1953, pages 63 à 70.



Maison qu'il a lui-même construite.

